

**L'IMAGE D'ALEXIS I<sup>er</sup> COMNÈNE**  
**SELON LE CHRONIQUEUR ALBERT D'AIX**

Marc Carrier  
Université McGill

---

La réhabilitation de l'*Historia Ierosolimitana* d'Albert d'Aix, initiée il y a plus de quarante ans déjà par P. Knoch, est désormais un fait accompli. L'ouvrage bénéficie depuis peu d'une édition critique et d'une traduction anglaise par S. B. Edgington, fait notable, puisqu'il place le récit au palmarès des principales sources des croisades qui sont accessibles au grand public.<sup>1</sup> Des études récentes ont également souligné l'intérêt de cette source autrefois négligée, notamment son originalité concernant des événements clés de la première croisade. En effet, le récit d'Albert offre sans contredit la relation la plus complète de la phase préliminaire de la croisade, soit le mouvement populaire dirigé par Pierre l'Ermite, et fournit des détails inédits concernant l'expédition de Godefroi de Bouillon et la fondation du comté d'Édesse par Baudouin de Boulogne.<sup>2</sup> En outre, l'*Historia Ierosolimitana* s'étend au-delà de la prise de Jérusalem, traçant l'histoire des États latins pendant les deux premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle, tout comme d'autres événements d'intérêt, telle la croisade de 1101.<sup>3</sup> Enfin, l'ouvrage propose un bilan somme toute positif des rapports entre Byzance et l'Occident au lendemain de la première croisade, ce qui constitue un contraste évident avec les autres témoignages de l'époque et qui confère à Albert l'autorité d'une tradition unique sur cette question.<sup>4</sup> Nul ne saurait en fait nier que, sans le témoignage d'Albert d'Aix, une partie importante de l'histoire des croisades nous serait demeurée inconnue.

---

<sup>1</sup> ALBERT D'AIX, *Historia Ierosolimitana: History of the Journey to Jerusalem*, éd. et trad. S. B. Edgington (Oxford, 2007), 949 p.; P. KNOCH, *Studien zu Albert von Aachen. Der erste Kreuzzug in der deutschen Chronistik* (Stuttgart, 1966), 222 p.

<sup>2</sup> J. Flori, *Pierre l'Ermite et la première croisade* (Paris, 1999), 647 p.; S. B. EDGINGTON, « Albert of Aachen Reappraised », dans *From Clermont to Jerusalem: The Crusades and Crusader Societies 1095-1500*, éd. A. V. Murray (Turnhout, 1998), pp. 55-67; « The First Crusade: Reviewing the Evidence », dans *The First Crusade: Origins and Impact*, éd. J. Phillips (Manchester, 1997), pp. 55-77; « Albert of Aachen and the *Chansons de Geste* », dans *The Crusades and their Sources*, eds. J. France et W. C. Zafac (Aldershot, 1998), pp. 23-37; C. MORRIS, « The Aims and Spirituality of the Crusade As Seen Through the Eyes of Albert of Aix », *Reading Medieval Studies* 16 (1990), pp. 99-117; A. BEAUMONT, « Albert of Aachen and the County of Edessa », dans *The Crusades and Other Historical Essays Presented to D. C. Munro* (New York, 1928), pp. 101-38; C. CAHEN, « À propos d'Albert d'Aix et de Richard le Pèlerin », *Le Moyen Âge* 96 (1990), pp. 31-33.

<sup>3</sup> A. MULINDER, « Albert of Aachen and the Crusade of 1101 », dans *From Clermont to Jerusalem: the Crusades and Crusader Societies, 1095-1500*, éd. A. V. Murray (Turnhout, 1998), pp. 69-77; J. G. ROWE, « Paschal II, Bohemond of Antioch and the Byzantine empire », *Bulletin of the John Rylands Library* 49 (1966), pp. 165-202.

<sup>4</sup> S. B. EDGINGTON, « From Aachen: A New Perspective on Relations Between the Crusaders and Byzantium, 1095-1120 », *Medieval History* 4 (1994), pp. 156-169. Voir également l'ouvrage pionnier de B. EBELS-HOVING, *Byzantium in Western Ogen, 1096-1204* (Assen, 1971), pp. 84-89, qui insiste habilement sur la disposition favorable d'Albert d'Aix à l'endroit des Byzantins.

Si l'*Historia Ierosolimitana* fut pendant longtemps négligée des historiens, c'est avant tout en raison de certaines irrégularités ou défauts qui fixèrent l'irrecevabilité du récit et qui valurent à Albert le statut d'un chroniqueur médiocre et secondaire. On compte entre autres l'identité incertaine de l'auteur, son éloignement des faits rapportés, la qualité suspecte de ses sources de même que certains défauts dans le texte qui contredisent d'autres témoignages de la croisade et dont l'origine se révèle parfois légendaire.<sup>5</sup> L'historiographie moderne s'est toutefois réconciliée avec ces difficultés et, sauf divergences mineures, dresse désormais un portrait moins pessimiste de l'ouvrage. En effet, même si le véritable nom de l'auteur demeure invérifiable, celui-ci était assurément un clerc lotharingien, vraisemblablement originaire d'Aix-la-Chapelle en Rhénanie, et généralement bien informé des faits qu'il rapporte.<sup>6</sup> Bien qu'il n'ait pas participé à la croisade, ses sources étaient orales, fondées sur les témoignages de croisés revenus d'Orient, et fiables dans l'ensemble.<sup>7</sup> S. B. Edgington souligne de façon probante qu'Albert n'était ni un plagiaire ni un vulgaire compilateur, puisqu'il ne connut pas les autres témoignages écrits de la première croisade, dont notamment les *Gesta Francorum*. Il demeure possible qu'il fut inspiré par une version primitive de la *Chanson d'Antioche*, mais l'hypothèse d'une *Chronique lotharingienne* perdue, qui aurait servi de base au texte d'Albert, est pour le moins écartée, certifiant ainsi l'originalité du récit.<sup>8</sup> Mieux encore, une analyse du texte révèle qu'Albert a vraisemblablement rédigé son ouvrage peu de temps après les événements: des douze livres qui composent le récit, les six premiers, traitant de la croisade entre 1095 et 1099, ont été écrits peu après 1102; les six derniers livres, traitant de l'histoire des États latins jusqu'en 1119, ont peut-être été rédigés par étapes au fil des années, mais ont assurément été terminés entre 1120 et 1125.<sup>9</sup>

---

<sup>5</sup> Voir FLORI, *Pierre l'Ermite*, pp. 51-66, pour un survol historiographique plus complet des problèmes associés au texte d'Albert d'Aix pendant le XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Le nom d'« Albert », qui apparaît seulement dans des manuscrits plus tardifs, est retenu ici par souci de convention historiographique. S. B. Edgington, dans l'introduction de son édition, offre la plus complète et récente analyse de l'identité probable d'Albert d'Aix et de la valeur intrinsèque de son ouvrage: EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxi-xxxi.

<sup>7</sup> J. Flori soutient par ailleurs qu'Albert, malgré son éloignement, était aussi bien informé des épisodes de la croisade que les chroniqueurs oculaires, qui se fondaient pareillement sur d'autres témoignages et documents écrits pour les événements qui avaient eu lieu à l'extérieur des groupes armés auxquels ils avaient été attachés pendant l'expédition; J. FLORI, « Quelques aspects de la propagande anti-byzantine dans les sources occidentales de la première croisade », dans *Chemins d'Outre-mer: études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard* 1, éd. D. Coulon et als. (Paris, 2004), pp. 334-335.

<sup>8</sup> L'hypothèse d'une source lotharingienne perdue, de même que la question des liens entre l'*Historia Ierosolimitana* et la *Chanson d'Antioche*, ont fait l'objet d'un débat au cours des dernières années: EDGINGTON, « *Chansons de Geste* », pp. 23-38; *The 'Historia Ierosolimitana' of Albert of Aachen: A Critical Edition*, thèse doctorale (Londres, 1991), pp. 17-25; FLORI, *Pierre l'Ermite*, pp. 52-53 et 56-63; MORRIS, « The Aims and Spirituality », p. 101.

<sup>9</sup> EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxiv-xxv; FLORI, *Pierre l'Ermite*, p. 63; MORRIS, « The Aims and Spirituality », pp. 100 et 113, n. 9.

En raison de cette proximité avec les événements, l'*Historia Ierosolimitana* est désormais reconnue comme une alternative viable, voire indispensable, à la tradition plus classique des *Gesta Francorum*. Mais contrairement aux *Gesta* et à leurs dérivés, qui ont à bien des égards dominé l'historiographie des croisades, l'ouvrage d'Albert n'a pas profité d'une grande diffusion au XII<sup>e</sup> siècle. L'*Historia* bénéficia tout au plus d'un intérêt momentané en Allemagne durant les années 1140, sans doute en prévision d'une participation germanique à la deuxième croisade, et fut plus tard utilisée par Guillaume de Tyr dans son ouvrage monumental de l'histoire d'Outremer.<sup>10</sup> Celui-ci, en effet, employa la version d'Albert aussi bien que les *Gesta Francorum* pour les événements de la première croisade où les deux récits se complétaient, assurant ainsi à l'*Historia* de passer à la postérité. Mais encore, les aspects qui marquaient l'originalité de l'œuvre ont été pour la plupart négligés par l'archevêque de Tyr. C'est le cas entre autres du rôle prédominant qu'Albert attribua à Pierre l'Ermite dans le déclenchement de la première croisade: si Guillaume reconnut la participation de ce dernier avant le concile de Clermont, il n'adhéra pourtant pas à la position impériale privilégiée par Albert dans le contexte de la querelle des Investitures, qui cherchait à minimiser le rôle de la papauté dans les premières instances du mouvement.<sup>11</sup> Plus significatif encore pour notre étude, l'interprétation plus nuancée d'Albert des relations entre Byzantins et Occidentaux dans le contexte de la première croisade fut également négligée par l'archevêque de Tyr au profit de la version plus négative de la tradition des *Gesta Francorum*. Conséquemment, cette version unique et fort importante des rapports entre Grecs et Latins au début du XII<sup>e</sup> siècle s'estompa progressivement dans l'historiographie des croisades, n'ayant pas bénéficié de la grande autorité de Guillaume de Tyr dans la littérature des siècles suivants.

Naturellement, cette tradition parallèle d'Albert a permis la réhabilitation de l'*Historia Ierosolimitana* dans l'historiographie moderne et souligne l'importance de revoir notre compréhension des relations entre Grecs et Latins au lendemain de la première croisade. Mais en privilégiant un tel retour du balancier, il ne faut pas pour autant négliger des nuances essentielles, relatives aux motivations politiques d'Albert au moment d'écrire son ouvrage et à une évolution possible de son point de vue au cours des deux décennies qui ont suivi la première croisade. En effet, nos études précédentes ont souligné le danger inhérent à la compréhension des rapports entre Byzantins et

---

<sup>10</sup> S. B. EDGINGTON, « Albert of Aachen, St Bernard and the Second Crusade », dans *The Second Crusade: Scope and Consequences*, eds. J. Phillips et M. Hoch (Manchester, 2001), p. 59; GUILLAUME DE TYR, *Willelmi Tyrensis Archiepiscopi Chronicon*, éd. R. B. C. Huygens (Turnhout, 1986), 441 p.

<sup>11</sup> P. W. EDBURY et J. G. ROWE, *William of Tyre, Historian of the Latin East* (Cambridge, 1988), p. 47; EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxviii. Pour une analyse du rôle de Pierre l'Ermite dans la prédication de la croisade, voir E. O. BLAKE et C. MORRIS, « A Hermit Goes to War: Peter and the Origins of the First Crusade », *Studies in Church History* 22 (1985), pp. 79-107.

Occidentaux aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles selon un modèle strictement dualiste, où s'opposent les perspectives exclusivement positives ou négatives des différents chroniqueurs des croisades.<sup>12</sup> Sur ce point, l'ambivalence relative des *Gesta Francorum* a déjà été évoquée: une révision attentive du texte révèle que l'auteur anonyme n'était somme toute pas aussi catégorique à l'endroit des Byzantins que le veut généralement l'historiographie traditionnelle, puisqu'il n'exhibe pas les accusations anti-grecques qui sont le propre d'adaptations subséquentes et qui sont généralement considérées comme significatives d'une détérioration des relations entre Grecs et Latins au XII<sup>e</sup> siècle.<sup>13</sup> Or, cette nouvelle considération des *Gesta* nous invite désormais à voir de façon plus ambivalente l'état des relations entre Byzance et l'Occident au lendemain de la croisade.

Dans le cas d'Albert d'Aix, nous ne saurions nier l'image étonnamment positive des Byzantins qui se dégage à première vue de son ouvrage et qui sert à contrebalancer la tradition négative qui a jusqu'à présent dominé l'historiographie. Mais pouvons-nous malgré tout considérer sa position comme immuable tout au long de son récit? Selon les considérations politiques qui ont pu conditionner son impression des Byzantins, est-il possible de percevoir une évolution de l'opinion de l'auteur entre les différentes phases de rédaction du texte qui pourrait davantage refléter les rapports ambivalents entre chrétiens orientaux et occidentaux pendant les deux premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle? Sans remettre en doute la tradition unique que nous offre l'*Historia Ierosolimitana*, il est de notre avis que des nuances s'imposent. En effet, si certains historiens ont souligné l'absence notable de préjugés envers les Grecs chez Albert d'Aix, il n'en demeure pas moins que ce dernier reflétait, même si subtilement, la perspective ambiguë de ses contemporains en ce qui a trait aux Byzantins. Nous entendons démontrer ceci par une analyse obligatoire des événements relatés par l'auteur, mais également par la terminologie qu'il employa à l'endroit de l'empereur byzantin, Alexis I<sup>er</sup> Comnène, de même que par les enjeux politiques qui ont déterminé les rapports privilégiés entre Byzance et le royaume de Jérusalem jusqu'en 1119.

\* \* \*

---

<sup>12</sup> M. CARRIER, *L'image des Byzantins et les systèmes de représentation selon les chroniqueurs occidentaux des croisades (1096-1261)*, thèse de doctorat (Université de Paris I, 2006), 500 p.

<sup>13</sup> Cette tradition négative est plutôt imputable aux efforts propagandistes des défenseurs de la cause normande à Antioche, notamment les moines français qui ont remanié les *Gesta Francorum* entre 1106 et 1109: Guibert de Nogent, Baudri de Dol et, surtout, Robert le Moine. Au sujet de l'ambivalence des *Gesta*, voir M. CARRIER, « Pour en finir avec les *Gesta Francorum*: une réflexion historiographique sur l'état des rapports entre Grecs et Latins au début du XII<sup>e</sup> siècle et sur l'apport nouveau d'Albert d'Aix », *Crusades 7* (2008), à paraître prochainement; E. ALBU, *The Normans and Their Histories: Propaganda, Myth and Subversion* (Woodbridge, 2001), pp. 145-179.

Notons d'abord que, contrairement à l'idée généralement reçue, c'est avant tout une impression positive d'Alexis I<sup>er</sup> qui prévaut dans les six premiers livres de l'*Historia Ierosolimitana*, et non pas forcément des Byzantins en général. Cette distinction entre l'image de l'empereur byzantin et celle de ses sujets est à vrai dire commune aux premiers chroniqueurs de la croisade, du moins ceux qui terminèrent leurs récits avant 1105. En effet, les chroniqueurs initiaux s'attardèrent davantage aux politiques d'Alexis dans le contexte des événements relatés et moins au comportement des Byzantins en tant que collectivité.<sup>14</sup> Or, il ne faut pas voir là une prise de position de la part des chroniqueurs latins envers leurs frères spirituels, mais simplement un défaut initial de généraliser leurs impressions à l'ensemble des Byzantins. Cette tendance s'explique sans doute en fonction du rôle prépondérant d'Alexis dans le déroulement de la croisade et par son statut privilégié en tant que représentant des chrétiens d'Orient. Quant aux détracteurs de l'empereur, il était certainement plus simple d'imputer les revers de la croisade à un seul individu plutôt qu'à un peuple entier, surtout en raison du contexte de fraternité chrétienne qui avait animé la première croisade.<sup>15</sup> Les chroniqueurs subséquents, plus sensibles à l'antagonisme croissant qui se manifestait entre chrétiens orientaux et occidentaux, ne tardèrent toutefois pas à généraliser leurs accusations et à situer les événements de la croisade dans la continuité d'une tradition littéraire négative à l'endroit des Byzantins, axée notamment sur les thèmes de la perfidie et du caractère efféminé des Grecs.<sup>16</sup> Robert le Moine illustre bien cette transition chez les chroniqueurs secondaires de la croisade: en adaptant les *Gesta Francorum* vers 1106, celui-ci préféra dénoncer « Alexis et ses Grecs » (*cum Grecis suis*) plutôt que l'empereur seulement, comme quoi l'opprobre de l'un se répercutait désormais sur l'autre.<sup>17</sup> Or, dès la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, cette tendance était généralement bien établie dans l'historiographie des croisades.

Albert d'Aix, qui rédigea vraisemblablement la première partie de son récit peu après 1102, se situe donc parmi cette première génération de chroniqueurs où Alexis était le protagoniste en chef des événements. Contrairement aux autres chroniqueurs, cependant, son impression généralement positive de l'empereur est certainement singulière. Alors que l'auteur anonyme des *Gesta Francorum* qualifie Alexis d'empereur inique (*iniquus imperator*) et misérable (*infelix imperator*), anxieux et bouillant de colère

---

<sup>14</sup> À ce sujet, voir CARRIER, *L'image des Byzantins*, pp. 264-267 et J. SHEPARD, « Cross-purposes: Alexius Comnenus and the First Crusade », dans *The First Crusade: Origins and Impact*, éd. J. Phillips (Manchester, 1997), p. 107.

<sup>15</sup> Telle fut sans doute la stratégie de Bohémond lorsqu'il intenta une campagne de recrutement en France en 1105-1106 qui avait pour objectif une offensive armée contre Alexis Comnène.; CARRIER, *L'image des Byzantins*, p. 264.

<sup>16</sup> À ce sujet, voir CARRIER, *L'image des Byzantins*, pp. 97-112 et 233-240.

<sup>17</sup> ROBERT LE MOINE, *Historia Iherosolimitana*, RHC, Occ., III, 1866, 1.13, p. 736; 2.17, p. 748.

(*anxiens et bulliens ira*), plein de vanité et de malveillance (*plenus vana et iniqua cogitatione*), Albert lui réserve les adjectifs les plus élogieux: magnifique et très renommé empereur (*magnificus et nominatissimus imperator*), très chrétien (*Christianissimus*), très glorieux et très puissant (*gloriosissimus et potentissimus*).<sup>18</sup> Albert est également le seul chroniqueur de la première croisade à gratifier régulièrement Alexis du titre de « seigneur empereur » (*domnus imperator*), une reconnaissance certaine de son statut exalté en tant qu'empereur d'Orient et de l'honneur ancestral associé à son titre.<sup>19</sup> À certains égards, la fonction semble parfois l'emporter sur l'individu: lors de la première phase de rédaction du récit, relative aux six premiers livres de l'ouvrage, Albert ne nomme que rarement l'empereur par son prénom, préférant davantage le désigner par son titre d'« empereur des Grecs » ou d'« empereur de Constantinople ». <sup>20</sup> Ce n'est que dans la seconde phase de rédaction, pour les livres VII à XII, qu'Albert précise plus fréquemment le nom d'Alexis, sans doute en raison de sa popularisation en Europe à la suite de la controverse suscitée par son rôle durant la croisade et sa revendication de la ville d'Antioche.<sup>21</sup> Quoi qu'il en soit, il convient de préciser que les éloges d'Albert à l'endroit d'Alexis constituent davantage une reconnaissance du statut privilégié et très honorable du titre impérial qu'une approbation comme telle de la moralité de l'individu. En effet, Albert accorde également le qualificatif de « magnifique » (*magnificus*) aux princes turcs Soliman (Kilij Arslan) et Doniman (Danishmend) qui, en tant qu'infidèles (*gentiles*), étaient certainement immoraux à ses yeux, mais non moins des grands seigneurs dignes d'admiration.<sup>22</sup>

Pour apprécier l'image favorable d'Alexis I<sup>er</sup> dans l'*Historia Ierosolimitana*, il nous faut plutôt souligner l'interprétation unique des événements de la croisade par Albert, distincte à bien des égards de la version des autres chroniqueurs, et notamment de la tradition des *Gesta Francorum*. En effet, Albert disculpe l'empereur de plusieurs accusations dont il fut l'objet de la part de ses détracteurs du début du XII<sup>e</sup> siècle, ce qui en soi peut être interprété comme une reconnaissance de sa probité aux yeux du chroniqueur. Or, il ne nous importe pas ici d'effectuer une analyse détaillée de tous les

<sup>18</sup> *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum: Histoire anonyme de la première croisade*, éd. Louis Bréhier (Paris, 1924), 1.3, p. 16; 2.5, p. 24; 2.6, p. 28; 2.8, p. 42.; ALBERT D'AIX, 1.13, p. 28 (*magnifici et nominatissimi imperatoris*); 1.15, p. 30 (*Christianissimi imperatoris*); 2.16, p. 84 (*gloriosum et potentissimum imperatorem*).

<sup>19</sup> ALBERT D'AIX, 1.6, p. 12; 2.32, p. 116; 8.24, p. 616; 8.36, p. 626. Guillaume de Tyr accorda plus tard un pareil privilège à Manuel I<sup>er</sup> Comnène, qu'il admirait en tant que souverain illustre et bienveillant; GUILLAUME DE TYR, 20.22-24, pp. 940-946.

<sup>20</sup> Dans les six premiers livres, Albert ne présente le nom d'Alexis qu'au moment de son introduction dans le récit, après quoi il préfère l'usage de son titre.; ALBERT D'AIX, 1.6, p. 12 (*a domno Imperatore, Alexi nomine*). Nous reviendrons plus loin sur l'usage d'« empereur des Grecs » et d'« empereur de Constantinople. »

<sup>21</sup> ALBERT D'AIX, 8.6, p. 592; 8.36, p. 626; 9.33, p. 680; 9.35, p. 682; 9.47, p. 702; 10.39, p. 754.

<sup>22</sup> ALBERT D'AIX, 1.16, p. 32 (*Solimanni viri magnifici, ductis ac principis Turcorum*); 2.21, p. 94 (*Solimannus ... vir nobilissimus sed gentilis*); 9.33, p. 680 (*Donimanno magnifico principi Turcorum*).

événements relatés par Albert, que S. B. Edgington a déjà amplement examinés dans des études précédentes, mais seulement de souligner les faits les plus saillants.<sup>23</sup> Notons d'emblée qu'Albert ne présente pas Alexis comme un perturbateur de la croisade, comme c'est le cas chez d'autres chroniqueurs, mais bien comme un bienfaiteur, ou du moins un acteur généralement indulgent. Lors de la croisade populaire notamment, Albert reconnaît la bonté d'Alexis à l'endroit des troupes de Gautier Sans-Avoir et de Pierre l'Ermite, et cela malgré l'indiscipline des croisés et leurs nombreux actes de violence en territoire byzantin.<sup>24</sup> Après la traversée des croisés en Asie mineure et le massacre de l'expédition aux mains des Turcs, où tant d'Allemands furent tués, Albert s'abstient d'accuser Alexis d'avoir précipité les pèlerins vers une mort certaine; au contraire, il souligne les mises en garde répétées de l'empereur contre une offensive hâtive, de même que le soutien logistique qu'il assura aux croisés, imputant plutôt la tournure fâcheuse des événements à la désobéissance et à l'impatience de quelques délinquants dans l'armée.<sup>25</sup> Quant à l'arrivée subséquente des barons, Albert s'avère dans l'ensemble tout aussi clément: malgré quelques malentendus et un climat de suspicion réciproque, qui avaient mené à des échanges armés entre les croisés et les troupes byzantines pendant le trajet, notre chroniqueur admet que la faute était imputable à chaque partie, et non seulement à Alexis.<sup>26</sup> Innocent de toute rancune, Albert signale ensuite avec admiration l'hospitalité de l'empereur et sa libéralité à l'endroit des seigneurs, fait peu de cas du serment demandé aux seigneurs à Constantinople et vante pour tout dire un esprit de collaboration entre Grecs et Latins jusqu'au moment de la prise de Nicée.<sup>27</sup> Somme toute, Albert propose un tableau beaucoup plus positif du séjour des croisés dans l'Empire byzantin que le veulent les principaux détracteurs d'Alexis, généralement issus de la tradition des *Gesta Francorum*.<sup>28</sup>

Cette interprétation divergente des événements s'explique entre autres par la position nuancée d'Albert dans le conflit entre les Byzantins et les croisés concernant Antioche, conséquence du refus de Bohémond de Tarente de remettre la ville à Alexis en dépit des accords conclus à Constantinople. À bien des égards, le litige sur la question

<sup>23</sup> EDGINGTON, « A New Perspective », pp. 156-169; « Reviewing the Evidence », pp. 55-77.

<sup>24</sup> ALBERT D'AIX, 1.6, p. 12; 1.13, p. 28; 1.15, p. 30.

<sup>25</sup> ALBERT D'AIX, 1.15, p. 30; 1.22, p. 44. D'autres chroniqueurs ont préféré imputer l'échec de la croisade aux mauvaises intentions d'Alexis, qui avait dépêché les pèlerins sur la rive asiatique du Bosphore malgré la menace des Turcs: RAYMOND D'AGUILERS, *Le 'Liber' de Raymond d'Aguilers*, éd. J. H. et L. L. Hill (Paris, 1969), p. 44; ROBERT LE MOINE, 1.6, p. 732; 1.13, p. 736.

<sup>26</sup> Voir notamment l'incident où Godefroi hésita à rencontrer l'empereur en raison du conseil malveillant de certains étrangers français.; ALBERT D'AIX, 2.11, pp. 76 et 78.

<sup>27</sup> ALBERT D'AIX, 2.16, p. 86; 2.18-20, pp. 88-92; 2.28, pp. 108 et 110.

<sup>28</sup> Pour un bilan plus négatif de l'état des rapports entre croisés et Byzantins après la prise de Nicée, voir entre autres: GESTA FRANCORUM, 2.8, p. 42; RAYMOND D'AGUILERS, p. 44; ROBERT LE MOINE, 3.5, p. 758; GUIBERT DE NOGENT, *Dei gesta per Francos et cinq autres textes*, éd. R. B. C. Huygens (Brepols, 1996), 3.9-10, pp. 152-153; BAUDRI DE DOL, *Historia Jerosolimitana*, RHC, Occ., IV, 1879, 27, p. 30.

d'Antioche fixa de façon rétroactive l'antagonisme entre Grecs et Latins pendant la première croisade et servit à ternir la réputation d'Alexis en Occident pour les décennies à venir. En effet, la majorité des chroniqueurs, soucieux de défendre la cause latine à Antioche, tentèrent d'exposer comment l'empereur avait perdu ses droits sur la ville en raison de ses actions illicites et malveillantes pendant la croisade, jetant ainsi les bases d'une tradition fort négative à son endroit. Les accusations qui formaient le plaidoyer des Normands contre Alexis, selon la propagande de Bohémond en 1105-1106, portaient essentiellement sur le non-respect des engagements réciproques consentis par l'empereur en échange du serment des seigneurs. D'abord, Alexis était accusé d'avoir manqué de bonne foi envers les croisés en prêtant son serment, étant donné ses intentions iniques à leur endroit. Ensuite, on lui reprochait d'avoir manqué de ravitailler et d'assister personnellement la croisade comme convenu, nonobstant la faute imputable à Étienne de Blois pour avoir mal informé l'empereur au moment où celui-ci apportait l'assistance tant attendue. Enfin, Alexis aurait fait fi du sursis que lui avaient accordé les seigneurs en envoyant une ambassade sous Hugues de Vermandois pour l'inviter à venir réclamer la ville.<sup>29</sup> Or, sur ces points, Albert se distingue de la position propagandiste des détracteurs d'Alexis. En effet, dans sa version des événements, Albert présente l'empereur comme une victime innocente du mauvais conseil d'Étienne de Blois et non pas un lâche cherchant à se dérober à ses obligations.<sup>30</sup> Quant à l'ambassade d'Hugues de Vermandois, l'auteur reconnaît la nécessité que l'empereur se justifiât auprès des seigneurs pour son retrait inopportun de la croisade, mais ne se prononce pas comme tel sur le succès de la mission, ni même sur son arrivée à Constantinople (celle-ci ayant en effet été perturbée par une embuscade ennemie en Asie mineure), ce qui en théorie disculpait Alexis de ne pas avoir répondu à l'invitation des croisés.<sup>31</sup> De toute évidence, cette interprétation dénote la position mitigée d'Albert sur la question d'Antioche, en reconnaissant la controverse suscitée par le défaut de l'empereur à venir en aide aux croisés, mais en refusant de se

---

<sup>29</sup> Ces thèmes, évoqués maladroitement par l'Anonyme dans les *Gesta Francorum*, furent développés davantage par Robert le Moine, Guibert de Nogent et Baudri de Dol dans leurs adaptations de l'ouvrage. Pour une discussion de l'évolution de ces accusations, voir CARRIER, « Pour en finir avec les *Gesta Francorum* », cité précédemment et qui paraîtra sous peu dans la revue *Crusades* 7 (2008).

<sup>30</sup> ALBERT D'AIX, 4.40, p. 312. L'interprétation d'Albert fait notamment contraste avec la version de Robert le Moine et Guibert de Nogent, qui accusaient respectivement l'empereur d'avoir manqué de jugement en acceptant aveuglément le mauvais conseil d'Étienne de Blois et d'avoir profité de la situation pour trahir les croisés.; ROBERT LE MOINE, 6.16, p. 817; GUIBERT DE NOGENT, 5.26, pp. 229-230.

<sup>31</sup> ALBERT D'AIX, V, 3, p. 342. Bien que l'Anonyme fût également ambivalent sur le sort de cette mission, Robert le Moine s'avéra plus définitif quant à son succès, sans doute pour satisfaire la cause des Latins contre Alexis sur la question d'Antioche ou encore pour défendre la réputation de Hugues à la cour capétienne, en raison de rumeurs voulant qu'il eût abandonné la croisade pour retourner en France.; GESTA FRANCORUM, 10.30, p. 160; ROBERT LE MOINE, 7.20, p. 837. Sur la réputation de Hugues de Vermandois en France, voir M. BULL, « The Capetian Monarchy and the Early Crusade Movement: Hugh of Vermandois and Louis VII », *Nottingham Medieval Studies* 50 (1996), p. 42.

faire l'écho de ceux qui cherchaient à dénigrer Alexis pour satisfaire des ambitions quelconques en Orient.<sup>32</sup> À vrai dire, Albert admet plus d'une fois dans son récit qu'Antioche revenait de droit aux Byzantins et que le serment des seigneurs à cet effet devait primer sur toute autre considération.<sup>33</sup> Albert défendit même les intérêts d'Alexis pendant le siège de Laodicée en 1099, que Bohémond tentait d'arracher à Alexis, en insistant sur le caractère illégal d'une telle agression contre d'autres chrétiens.<sup>34</sup> Cette position souligne assurément le caractère unique de la tradition de l'*Historia Ierosolimitana* qui, par sa disposition favorable à l'endroit d'Alexis, se distingue des autres récits latins écrits au lendemain de la première croisade.

S'il est donc avéré qu'Albert faisait preuve d'une objectivité remarquable pour son époque, il nous faut néanmoins reconnaître certaines nuances relatives à son impression de l'empereur byzantin, selon l'ambivalence propre aux premiers chroniqueurs de la croisade. En effet, quelques passages ou commentaires dans l'*Historia Ierosolimitana* démontrent que l'auteur n'était pas systématiquement favorable à Alexis, mais qu'il savait également dénoncer les instances où les actions de l'empereur portaient préjudice aux croisés. C'est le cas notamment des marchés fournis aux croisés pendant la croisade: Albert dénonce plus d'une fois la fluctuation suspecte des prix, malgré les promesses de l'empereur d'offrir toutes les denrées à bon marché. La méfiance du chroniqueur était d'autant plus manifeste au sujet de la majoration des prix du moment que les croisés traversaient le Bosphore et qu'ils ne représentaient plus une menace pour la capitale byzantine. Avec un soupçon de sarcasme, Albert conclut même que la générosité légendaire d'Alexis n'était qu'illusoire, puisque les richesses qu'il offrait aux seigneurs retournaient dans les coffres impériaux dès que les croisés achetaient les vivres aux prix élevés fixés par l'empereur.<sup>35</sup> Albert critiqua également le traitement qu'Alexis réserva à certains seigneurs, dont Hugues de Vermandois, qui fut emprisonné après avoir fait naufrage sur les côtes de la Grèce.<sup>36</sup> La détention d'Hugues envenima notamment les négociations diplomatiques entre Godefroi de Bouillon et Alexis, dont Albert nous raconte les détails avec une touche de réprobation. En effet, après que Godefroi eut exigé la libération du comte de Vermandois, Albert révèle que certains Français étaient venus mettre en garde le duc en l'enjoignant

---

<sup>32</sup> Il est également possible qu'Albert n'ait pas eu accès à cette tradition négative étant donné qu'il ne semble pas avoir connu pas les *Gesta Francorum* et leurs dérivés au moment d'écrire son récit. Sur les sources employées par Albert, voir EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxvi-xviii.

<sup>33</sup> ALBERT D'AIX, 2.28, p. 110; 5.2, p. 340; 6.55, p. 478; 6.58, p. 482.

<sup>34</sup> ALBERT D'AIX, 6.55, p. 478; 6.58, p. 482.

<sup>35</sup> ALBERT D'AIX, 1.18, p. 36; 2.16, p. 86; 2.17, p. 88.

<sup>36</sup> ALBERT D'AIX, 2.7-8, pp. 70-74.

de se méfier des artifices, des vêtements empoisonnés et des paroles trompeuses de l'empereur lui-même; de ne point aller vers lui, malgré la douceur de ses paroles, et de demeurer en dehors des murs où il pourrait recevoir en toute sécurité ce qui lui serait offert.<sup>37</sup>

Il s'agit là de l'une des rares accusations de perfidie proférées par Albert envers Alexis et, bien que les paroles soient attribuées à un autre, leur portée dénote malgré tout un préjugé de l'auteur à l'endroit des « cadeaux des Grecs », toujours susceptibles de dissimuler une trahison.<sup>38</sup> Or, le refus subséquent de Godefroi d'accéder aux requêtes de l'empereur mena à des échanges armés entre les croisés et les troupes byzantines, au cours desquels Albert dénonce l'orgueil et l'obstination d'Alexis, un jugement somme toute singulier de la part de l'auteur.<sup>39</sup> Une fois la concorde rétablie, Albert nous fait également part de l'arrivée de Bohémond, qui tenait aussi l'empereur « pour un homme rusé et plein d'artifices » (*uir callidus et subdolus*).<sup>40</sup> Certes il ne s'agit là encore que de l'opinion d'une autre personne et rien ne nous démontre qu'Albert entérinait de pareils propos; mais le fait de répéter ces accusations démontre que l'auteur n'était pas complètement étranger aux préjugés de son époque et à la méfiance ancestrale des Latins à l'endroit des Grecs.<sup>41</sup>

À part ces quelques exemples, nous ne saurions toutefois nier que les critiques d'Albert sont généralement modérées pour ce qui a trait à la première partie de son récit (livres I à VI), vraisemblablement terminée avant la détérioration de la réputation d'Alexis dans plusieurs cercles littéraires au début du XII<sup>e</sup> siècle.<sup>42</sup> De plus, il est notable de constater que l'émergence d'une tradition négative à l'endroit d'Alexis n'affecta pas non plus sa disposition favorable envers celui-ci dans la seconde phase de rédaction de son ouvrage, du moins pour ce qui est des livres VII à X.<sup>43</sup> En effet, Albert s'y fait encore une fois le défenseur de l'empereur, notamment pour la croisade de 1101. Malgré l'indiscipline et l'impudence des croisés pendant l'expédition, Albert insiste toujours sur la patience et la magnanimité de l'empereur, et cela même lorsqu'un assaut sur les murs du palais des

---

<sup>37</sup> *Vix hanc legationem Dux accepit, et ecce quidam advenae de terra Francorum occulte in castris Duci affuerunt, cui plurimum eum monuerunt ut caveret versutias et venenatas vestes ipsius Imperatoris ac verba dolosa; et nequaquam ad eum intraret aliqua blanda promissione, sed, extra muros sedens, omnia quae sibi offerret secure susciperet.*; ALBERT D'AIX, 2.10, pp. 74 et 76; trad. F. Guizot, *Histoire des Faits et Gestes dans les régions d'Outremer* (Paris, 1824), pp. 56-57.

<sup>38</sup> Cf. n. 16.

<sup>39</sup> ALBERT D'AIX, 2.14, p. 82.

<sup>40</sup> ALBERT D'AIX, 2.18, p. 88.

<sup>41</sup> Puisque ces accusations reflétaient l'opinion des protagonistes du récit et non pas forcément celle de l'auteur, S. B. Edgington soutient que: « it is on the slenderest of grounds that Albert has been characterized as anti-Byzantine. »; EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxxiv.

<sup>42</sup> En particulier quelques noyaux monastiques français, dont étaient issus les remanieurs des *Gesta Francorum* que nous avons énumérés précédemment. Cf. n. 13.

<sup>43</sup> Puisque Albert ne connut pas les *Gesta Francorum* et leurs dérivés, rien ne nous permet de conclure avec certitude qu'il était conscient, même quelques années après la croisade, d'une tradition littéraire négative à l'endroit d'Alexis. Malgré cela, il est difficile d'imaginer que les rumeurs et les accusations qui circulaient au début du XII<sup>e</sup> siècle ne soient pas parvenues à ses oreilles au fil des années, par l'entremise entre autres de ses sources orales.

Blachernes coûta la vie à un membre de sa famille et à son lion préféré.<sup>44</sup> Albert disculpe également Alexis de toute implication dans l'échec de la croisade en Asie mineure, soulignant que les accusations voulant qu'il eût livré les croisés aux Turcs n'étaient que rumeurs et ne reflétaient pas les rapports des « hommes véridiques et de naissance illustre » (*ut a veridicis et nobilibus viris relatum est*).<sup>45</sup> Dans la suite de son récit, Albert continue de représenter l'empereur positivement, surtout dans le contexte des rapports privilégiés qu'il développa avec le roi de Jérusalem, Baudouin I<sup>er</sup>, et à la lumière des magnifiques cadeaux que s'échangèrent les deux souverains.<sup>46</sup> Enfin, sur la question d'Antioche, qui demeura un objet de litige entre Bohémond et Alexis jusqu'en 1108, Albert maintient pareillement une disposition favorable envers l'empereur. En effet, contrairement à ses contemporains occidentaux, il offre une version crédible du traité de Deabolis, semblable en plusieurs points à la version bien informée d'Anne Comnène, et reconnaît même que l'issue du conflit avait été en faveur des Byzantins, ce qui est en soi un aveu notable pour l'époque.<sup>47</sup> Somme toute, Albert fait preuve dans cette seconde partie du récit d'une discrétion remarquable en dépit de la réputation chancelante d'Alexis durant la première décennie du XII<sup>e</sup> siècle. Ceci est d'autant plus vrai qu'Albert semble même se montrer plus critique des détracteurs d'Alexis que de l'empereur lui-même. En effet, après le passage où il nous signale les échanges amicaux entre Baudouin I<sup>er</sup> et Alexis en 1102, Albert nous fait part d'une ambassade dirigée par un évêque nommé Manassès, qui, à son retour d'Orient, aurait fourni au pape un rapport accablant de la perfidie de l'empereur envers les croisés en 1101.<sup>48</sup> Or, le contraste entre les deux épisodes est tel qu'il nous est difficile de ne pas voir Manassès comme le trouble-fête du récit, voire le perturbateur d'un rapprochement éventuel entre chrétiens et, surtout, d'une coopération bénéfique entre le royaume de Jérusalem et l'Empire byzantin.<sup>49</sup>

<sup>44</sup> ALBERT D'AIX, 8.2-5, pp. 586-592.

<sup>45</sup> ALBERT D'AIX, 8.46, p. 634. La version d'Albert fait contraste avec plusieurs récits contemporains, dont entre autres: GUIBERT DE NOGENT, 7.24, pp. 313-315; EKKEHARD D'AURA, *Frutolfs und Ekkehards Chroniken und die Anonyme Kaiserchronik*, éd. F.-J. Schmale et I. Schmale-Ott (Darmstadt, 1972), pp. 164-168; FOUCHER DE CHARTRES, *Historia Iherosolimitana*, RHC, Occ., III, 1866, 2.16, pp. 398-399; NARRATIO FLORIACENSIS, *Narratio Floriacensis de captis Antiocha et Hierosolyma et obsessio Dyrrachio*, RHC, Hist. Occ., V, 1895, p. 360. Sur ces différentes versions, voir MULINDER, « Crusade of 1101 », p. 70.

<sup>46</sup> ALBERT D'AIX, 8.47-48, p. 636.

<sup>47</sup> ALBERT D'AIX, 10.45, p. 758; ANNE COMNÈNE, *Alexiade* 11.9.4-5, éd. B. Leib (Paris, 1946), 3, pp. 118-119. L'Anonyme de Fleury, entre autres, offre une version fort différente du traité: NARRATIO FLORIACENSIS, 14, p. 362; FOUCHER DE CHARTRES, 2.38, pp. 417-418.

<sup>48</sup> ALBERT D'AIX, 8.48, p. 636. Manassès, en effet, avait été envoyé par Baudouin I<sup>er</sup> pour confirmer un traité d'amitié avec l'empereur. Malgré le but pacifique de sa mission et les insistances d'Alexis de parler en sa faveur au pape, l'évêque dénonça vivement la perfidie de l'empereur dès son arrivée en Italie. Pour une discussion sur l'identité incertaine de Manassès et sur la crédibilité du passage, voir J. G. ROWE, « Paschal II, Bohemond of Antioch and the Byzantine Empire », *Bulletin of the John Rylands Library* 49, 1966, pp. 174-175 et 190-191.

<sup>49</sup> S. B. Edgington parvient à une conclusion semblable.; EDINGTON, « A New Perspective », p. 165.

La possibilité qu'Albert d'Aix eût favorisé une image positive d'Alexis I<sup>er</sup> dans le but de satisfaire un dessein précis a bien évidemment fait l'objet de maintes spéculations cherchant à établir pourquoi l'*Historia Ierosolimitana* se distingue autant des autres récits du début du XII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs considéraient notamment suspect qu'un auteur dit secondaire ne se fût pas davantage conformé aux préjugés de son époque, d'autant plus qu'il n'était jamais allé en Orient et qu'il n'avait donc pas été en mesure de se former une impression personnelle des Byzantins. Pour certains, c'était justement la distance géographique qui expliquait, du moins en partie, l'impartialité d'Albert envers les Byzantins, du fait que l'auteur n'avait pas été confronté au choc des cultures qui sous-tend parfois les mécanismes de l'altérité.<sup>50</sup> Pour d'autres, un témoignage si bien informé et si favorable aux Byzantins, notamment pour la croisade de 1101, suggérait qu'Albert s'était inspiré d'autres sources, possiblement même de documents byzantins.<sup>51</sup> Puisque l'originalité d'Albert n'est plus réellement en cause en raison de sa réhabilitation récente, cette dernière hypothèse ne nous paraît guère satisfaisante. Au contraire, il est sans doute plus pertinent de chercher une réponse dans le contexte de production du récit lui-même, et plus précisément sur le plan des allégeances politiques de l'auteur au moment où il rédigea le texte. En effet, plusieurs indices dans l'*Historia Ierosolimitana* nous permettent de constater que le prestige de la maison de Bouillon était une préoccupation d'Albert en représentant positivement Alexis, et cela même s'il est maintenant admis que l'ouvrage n'était pas destiné à faire le panégyrique de Godefroi, du moins officiellement.<sup>52</sup> En raison de son penchant lotharingien, il était évidemment dans l'intérêt d'Albert de mettre en valeur les initiatives et les exploits des fondateurs lorrains du royaume à Jérusalem, mais également de souligner le rôle des protagonistes qui avaient permis d'établir le prestige et la légitimité du nouvel État latin.

Alexis I<sup>er</sup> Comnène, en raison de son statut élevé et de l'honneur ancestral associé à son titre d'empereur d'Orient, constituait en fait un candidat idéal pour mettre en valeur le prestige de Godefroi de Bouillon et du nouveau royaume de Jérusalem. Ceci explique en partie pourquoi il était impératif qu'Albert souligne les rapports privilégiés que Godefroi avait entretenus avec l'empereur pendant la croisade, afin de souligner la noblesse du duc

---

<sup>50</sup> EDGINGTON, « A New Perspective », p. 167 et « Reviewing the Evidence », p. 72, évoque au passage cette hypothèse.

<sup>51</sup> F. KÜNH, « Zur Kritik Alberts von Aachen », *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* 12 (1887), pp. 554-556; ROWE, « Paschal II », p. 175

<sup>52</sup> EDGINGTON, « Albert of Aachen Reappraised », pp. 58-59 et FLORI, *Pierre l'Ermite*, p. 63. Sur cette question, Edgington et Flori s'opposent à P. Aubé, qui reconnaît un panégyrique de Godefroi comme étant « le but avoué » d'Albert d'Aix.; P. AUBÉ, *Godefroy de Bouillon* (Paris, 1985), pp. 357-359.

et sa légitimité comme futur souverain de Jérusalem.<sup>53</sup> Le fait de dénigrer l'empereur, comme le firent plusieurs chroniqueurs, aurait également mis en échec l'objectif de vanter les rapports cordiaux qui furent par la suite établis entre le royaume de Jérusalem et l'Empire byzantin. De toute évidence, il était dans l'intérêt d'Albert de représenter Alexis comme un souverain magnifique et bienveillant, et de se distancer dans la mesure du possible de la polémique entourant la ville d'Antioche et de la propagande négative à l'endroit des Byzantins qui en découla. Dans la première partie du récit, cette volonté de magnifier Godefroi en fonction de ses rapports privilégiés avec Alexis ressort surtout dans l'épisode de la rencontre cérémonielle entre le duc et l'empereur à Constantinople en janvier 1097. En effet, l'extrait vise clairement à souligner la magnificence d'Alexis, notamment son hospitalité et la réception très honorable qu'il réserva au duc, dans le but manifeste de souligner le statut éminent de ce dernier.<sup>54</sup> Outre les honneurs prodigués, Albert magnifie la prestance du duc en insistant également sur l'émerveillement réciproque que Godefroi suscita chez les spectateurs byzantins, qui s'étonnèrent de sa pompe et de sa splendeur, de même que de ses vêtements de pourpre et d'or, recouverts des fourrures les plus précieuses. Les détails des rituels et des formalités de la rencontre, bien que parfois inexacts, avaient clairement pour objectif de révéler les liens privilégiés qui s'établirent entre Alexis et Godefroi. Le duc bénéficia d'abord, avec tous les membres de sa suite, du grand honneur de recevoir le baiser de paix de l'empereur. Albert affirme ensuite que l'empereur, fort impressionné par la réputation et la noblesse du duc, avait proposé de l'adopter comme son fils, selon l'usage des Byzantins; mais que Godefroi, soucieux de sceller davantage son union avec l'empereur, avait plutôt préféré lui rendre hommage, pour ainsi devenir son vassal.<sup>55</sup> L'erreur sur la nature du serment prêté par Godefroi nous paraît évidente, mais s'explique selon la volonté d'Albert d'établir les liens indissolubles qui unissaient désormais le duc et l'empereur.<sup>56</sup> Certes, cette précision

<sup>53</sup> S. B. Edgington a également évoqué l'importance pour Albert de placer Godefroi sur un même pied d'égalité avec Alexis.; EDGINGTON, « Reviewing the Evidence », pp. 68 et ss.

<sup>54</sup> L'épisode détaillé s'avère l'un des points forts du récit de l'*Historia Ierosolimitana*.; ALBERT D'AIX, 2.16, pp. 84 et 86. Le thème des réceptions honorables concédées aux seigneurs latins à Constantinople est par ailleurs une constante dans le récit d'Albert. Voir entre autres: 1.15, pp. 28 et 30; 8.6, pp. 592; 8.26, pp. 618.

<sup>55</sup> *Hiis pacificis et piis imperatoris sermonibus dux placatus et illectus, non solum se ei in filium, sicut mos est terre, sed etiam in uassalum iunctis manibus reddidit, cum uniuersis primis qui tunc aderant, et postea subsecuti sunt.*; ALBERT D'AIX, 2.16, p. 86. Sur l'usage d'Alexis I<sup>er</sup> d'adopter des potentats étrangers, voir J. SHEPARD, « 'Father' or 'Scorpion'? : Style and Substance in Alexius' Diplomacy », *Alexios I Komnenos*, éd. M. E. Mullett et D. C. Smythe (Belfast, 1996), pp. 109 et 111-112.

<sup>56</sup> Le problème du serment de Godefroi selon Albert est analysé dans J. H. PRYOR, « The Oaths of the Leaders of the First Crusade to Emperor Alexius I Comnenus: Fealty, Homage - *Pistis, douleia* », *Parergon* 2 (1984), pp. 118-119. Albert précise que les autres seigneurs de la croisade prêtèrent le même hommage à l'empereur, un détail qui à première vue semble banaliser le lien privilégié établi entre Godefroi et Alexis. Toutefois, l'auteur précise plus loin que Godefroi était demeuré fidèle à l'empereur malgré l'échec des accords à Antioche, ce qui le démarquait clairement des autres seigneurs, notamment Bohémond de Tarente et Raymond de Saint-Gilles.; ALBERT D'AIX, 5.2, p. 340.

concernant l'engagement vassalique de Godefroi pourrait être vue comme une bévue de l'auteur, à la lumière notamment des problèmes occasionnés par l'échec des conventions sur la question d'Antioche et par la volonté subséquente des seigneurs de minimiser la portée de leurs engagements envers l'empereur.<sup>57</sup> Pour Albert, toutefois, il s'agissait plutôt d'une occasion de préciser la protection dont jouirait le futur royaume de Jérusalem en vertu de son alliance avec l'Empire byzantin. Plus encore, un tel rapprochement conférerait une légitimité internationale au royaume embryonnaire, puisqu'il bénéficiait de la reconnaissance du principal État chrétien de la région. Qu'il soit imaginé ou non, l'épisode dénote de toute évidence une volonté de vanter la dignité du titre impérial byzantin afin de mieux légitimer l'ascension de Godefroi de Bouillon au titre de souverain de Jérusalem.<sup>58</sup>

Dans la seconde partie du récit, Albert ne dérogea pas pour autant de son objectif de souligner les rapports privilégiés entre le royaume de Jérusalem et l'Empire byzantin. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, Albert privilégia les ouvertures d'amitié de Baudouin I<sup>er</sup> envers Alexis et porta un regard défavorable sur les tentatives de l'évêque Manassès de ternir la réputation de l'empereur en Europe. Les deux souverains s'échangèrent également de magnifiques cadeaux dans le cadre de cette ambassade en 1102, soulignant encore une fois leur munificence respective de même que l'honneur réciproque qu'ils se vouaient.<sup>59</sup> Dans la suite du récit, Albert persiste à voir des relations cordiales entre Baudouin et Alexis, et cela en dépit des conflits qui opposaient les Byzantins aux princes d'Antioche. En 1112, entre autres, l'auteur nous fait part d'une délégation byzantine venue à la rencontre de Baudouin alors qu'il assiégeait Tyr: malgré les rigueurs du siège, le roi organisa une procession solennelle le jour de Pâques en l'honneur de ses invités et les chargea de magnifiques présents avant de les renvoyer à Constantinople.<sup>60</sup> Par ailleurs, l'amitié et la prodigalité réciproques de l'empereur ne se limitaient pas à Baudouin, mais s'étendaient également à l'empereur germanique, ce qui motivait encore plus une image positive d'Alexis dans la seconde partie du récit. En effet, Albert souligne tout particulièrement la réception très honorable donnée en l'honneur du connétable d'Henri IV, nommé Conrad, lors de la croisade de 1101. Selon le chroniqueur, celui-ci fut en effet chéri par-dessus tous les autres seigneurs, un gage certain de l'estime

---

<sup>57</sup> Voir par exemple la plainte adressée par l'Anonyme aux seigneurs de la croisade en raison du serment qu'ils prêtèrent à Alexis.; *GESTA FRANCORUM*, 2.6, p. 30.

<sup>58</sup> L'idée qu'Albert ait pu pallier les lacunes de ses informateurs par des constructions imaginaires est abordé par PRYOR, « The Oaths of the Leaders », p. 118.

<sup>59</sup> Albert affirme entre autres que Baudouin avait envoyé deux lions bien domptés, qu'il affectionnait beaucoup, comme présents à Alexis.; *ALBERT D'AIX*, 8.47-48, p. 636. Il est d'ailleurs possible qu'un présent fut offert en réparation du lion chéri de l'empereur que les croisés lombards avaient tué l'année précédente, pour d'apaiser tout ressentiment d'Alexis à l'endroit des Latins d'Orient.

<sup>60</sup> *ALBERT D'AIX*, 12.7-8, pp. 834 et 836.

qu'Alexis portait envers son homologue germanique.<sup>61</sup> Quelques années plus tard, Alexis intercédait également en faveur d'Henri auprès du sultan d'Égypte, qui retenait prisonnier le même Conrad. Après avoir obtenu sa libération, il chargea le connétable de magnifiques présents et le renvoya à Henri, en gage de l'amitié qui les unissait.<sup>62</sup> De toute évidence, Albert ne pouvait faire autrement que représenter favorablement un empereur qui manifestait une telle bienveillance envers les souverains de Jérusalem et les empereurs germaniques.

À la lumière de ces exemples, nous sommes en mesure de constater que l'image d'Alexis dans l'*Historia Ierosolimitana* était conditionnée en grande partie par des considérations politiques. En fait, malgré l'objectivité exemplaire qui est généralement associée à Albert d'Aix, les desseins politiques du chroniqueur étaient apparemment non moins tendancieux que ceux de ses contemporains, sauf qu'ils penchaient pour les Byzantins.<sup>63</sup> Mais outre les facteurs politiques, l'opinion d'Albert peut-elle également être associée à des considérations religieuses ou culturelles? Nous avons rapporté précédemment l'hypothèse de l'éloignement géographique, selon laquelle l'auteur, n'étant jamais allé en Orient, n'avait pas été soumis au choc culturel qui conditionne parfois les mécanismes de l'altérité. Cette explication n'est toutefois pas satisfaisante en soi, puisque d'autres chroniqueurs contemporains, également non oculaires, n'évitèrent pas de critiquer les Byzantins et de leur lancer des accusations dénotant un certain antagonisme socioculturel.<sup>64</sup> Or, une autre possibilité, évoquée à juste titre par S. B. Edgington, est qu'Albert reflète tout simplement l'opinion de ses compatriotes lotharingiens qui, à leur retour de la croisade, n'avaient pas gardé un souvenir amer d'Alexis et des siens.<sup>65</sup> Puisque des études récentes ont mis en doute l'hypothèse d'une amertume généralisée des Latins envers les Grecs au lendemain de la première croisade, une telle possibilité est certes vraisemblable.<sup>66</sup> Mais au-delà de sa disposition favorable à Alexis, Albert présente-t-il une image tout aussi positive de ses sujets, soient les Byzantins en général? Bien que les impressions des tout premiers chroniqueurs des croisades fussent généralement limitées à Alexis, une généralisation à l'ensemble des Byzantins s'effectua durant les premières

---

<sup>61</sup> ALBERT D'AIX, 8.6, p. 592.

<sup>62</sup> ALBERT D'AIX, 10.39, pp. 754.

<sup>63</sup> S. B. Edgington souligne également la subjectivité d'Albert en matière politique, notamment son penchant anti-provençal et son mépris de Raymond de Saint-Gilles, selon la suspicion qui prévalait souvent dans le nord de l'Europe envers les peuples du sud.; EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, p. xxxii.

<sup>64</sup> Notons entre autres l'exemple de Guibert de Nogent, qui critiqua le modèle socioculturel byzantin en ce qui a trait à la pratique de castrer des jeunes garçons pour en faire des eunuques (une pratique qui, à son avis, diminuait les ressources militaires de l'Empire en privant de leur virilité des hommes qui autrement auraient été aptes à faire la guerre).; GUIBERT DE NOGENT, 1.5, p. 104.

<sup>65</sup> EDGINGTON, « Reviewing the Evidence », p. 72.

<sup>66</sup> Voir notamment CARRIER, *L'image des Byzantins*, pp. 240-263.

décennies du XII<sup>e</sup> siècle, de sorte qu'il nous importe à présent d'évaluer l'évolution de l'opinion d'Albert d'Aix dans le contexte de cette tendance.

Notons d'abord que, contrairement aux autres chroniqueurs de la première croisade, Albert fait moins abstraction des Byzantins en tant que collectivité et qu'il les aborde dans son récit dans des circonstances généralement positives qui suggèrent un esprit de coopération entre chrétiens. Albert est en effet l'un des seuls chroniqueurs à signaler des exemples d'échanges favorables entre les croisés et les populations locales byzantines, par exemple lors de la croisade populaire, lorsque Pierre l'Ermite se mérita la compassion et l'assistance des « citoyens grecs » (*ciuium Grecorum*), sensibles aux épreuves que les pèlerins enduraient.<sup>67</sup> Albert reconnaît même le secours porté aux croisés par des habitants byzantins, notamment l'assistance d'un certain « Grec fidèle et catholique » (*Grecus fidelis et catholicus*) qui s'était dépêché, au péril de sa vie, pour avertir Pierre et Alexis des malheurs des croisés contre les Turcs non loin de Civitot.<sup>68</sup> Une telle reconnaissance distingue bien évidemment Albert des autres chroniqueurs de l'époque, qui généralement n'évoquaient les Byzantins que pour signaler leurs trahisons. À vrai dire, l'attitude bienveillante du chroniqueur envers ses frères orientaux dénote, comme l'a déjà souligné C. Morris, une vision somme toute œcuménique de la chrétienté.<sup>69</sup> Dans l'ensemble de son récit, Albert ne fait jamais mention des conflits doctrinaux qui divisaient les Églises de Rome et de Constantinople, insistant plutôt sur les liens de fraternité qui unissaient les chrétiens des deux confessions. Lorsqu'il fait mention des Grecs, il leur reconnaît régulièrement le qualificatif « chrétien » (*Grecus Christianus*), tout en signalant une pareille reconnaissance fraternelle de la part des Byzantins.<sup>70</sup> Ainsi, Alexis se montre indulgent envers Pierre l'Ermite sous prétexte « que tu es chrétien et que tes compagnons sont chrétiens » (*quia Christianus es, Christianique tui consocii*). Plus loin dans le récit, les habitants grecs d'Antioche, puisqu'ils professaient la religion chrétienne, accueillent joyeusement les croisés qui envahissaient la ville. Par la suite, Grecs et Latins font preuve d'unité confessionnelle et assurent ensemble la célébration des mystères divins dans les églises rétablies. En 1100, les Grecs et les autres chrétiens orientaux se joignent aux Latins pour pleurer la mort de Godefroi de Bouillon, selon une manifestation toujours apparente d'unité chrétienne qui se perpétue de façon continue dans la suite du récit.<sup>71</sup> Tout compte fait, la vision œcuménique qui se dégage du

<sup>67</sup> ALBERT D'AIX, 1.14, p. 28.

<sup>68</sup> ALBERT D'AIX, 1.22, p. 42.

<sup>69</sup> MORRIS, « The Aims and Spirituality », pp. 109-110. Voir également EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxxiv.

<sup>70</sup> Quelques exemples: ALBERT D'AIX, 1.16, p. 32; 3.56, p. 228; 9.16, p. 656; 12.15, p. 846.

<sup>71</sup> ALBERT D'AIX, 7.21, p. 516; 1.13, p. 28; 4.23, p. 282; 5.1, p. 338.

texte démontre clairement que l'auteur ne s'opposait pas aux Byzantins pour des raisons religieuses. Bien au contraire, l'auteur se porte plus d'une fois à la défense des chrétiens orientaux qui se voyaient à l'occasion menacés par leurs frères latins, par exemple lors du siège de Laodicée par Bohémond, ou encore lorsque le patriarche Dagobert fut accusé d'avoir instigué un massacre des habitants grecs de l'île de Céphalonie.<sup>72</sup>

À vrai dire, les épisodes où Albert se permet de critiquer plus librement les Grecs sont moins liés aux agissements des Byzantins eux-mêmes qu'aux manœuvres de leurs alliés ou de mercenaires étrangers dont les allégeances religieuses étaient parfois douteuses. Le meilleur exemple est celui de Tatikios, général d'origine turque qui fut envoyé par Alexis à la tête du contingent byzantin qui accompagna la première croisade. De tous les protagonistes byzantins du récit d'Albert, Tatikios est certainement le moins honorable: l'auteur le décrit en effet comme un lâche, notamment lors du siège d'Antioche, lorsque celui-ci campa son armée en périphérie des autres afin de mieux pouvoir prendre la fuite au moment opportun.<sup>73</sup> Albert reconnaît néanmoins que Tatikios était un fidèle serviteur de la maison impériale et ne parle pas directement de ses origines turques, ce qui de prime abord semble infirmer la dimension raciale ou religieuse de ses accusations. En contrepartie, Albert rappelle plusieurs fois le visage mutilé de Tatikios, qui lui valut d'être nommé « Tatin au nez coupé » (*Tatinus truncate naris*), une appellation injurieuse qui reflète la tendance médiévale de fixer la moralité d'un individu en fonction de son apparence physique, ou encore de dépeindre les Sarrasins comme des êtres laids et immoraux.<sup>74</sup> Les mercenaires étrangers qui formaient l'armée byzantine, pour leur part, n'étaient guère mieux représentés. En effet, lorsque les croisés étaient contraints d'affronter les troupes impériales, c'était généralement contre des mercenaires turcoples et petchenègues, que l'auteur distinguait généralement des Byzantins eux-mêmes.<sup>75</sup> Parfois même, Albert imputait les trahisons des Byzantins aux machinations de ces troupes étrangères, notamment les Turcoples, qu'il qualifiait de mauvais chrétiens et de « race impie » (*gens impia et dicta Christiana nomine non opere*), puisqu'ils étaient fourbes et toujours disposés à prendre la fuite.<sup>76</sup> Les Turcoples constituaient donc des

<sup>72</sup> ALBERT D'AIX, 6.55, p. 476; 9.16, p. 656.

<sup>73</sup> ALBERT D'AIX, 3.38, p. 200; 4.40, p. 310.

<sup>74</sup> ALBERT D'AIX, 2.22, p. 94; 2.37, p. 126; 4.40, p. 310. Chez les auteurs médiévaux, une laideur physique reflétait généralement une laideur morale. Sur l'image des musulmans, voir F. CAROFF, *L'adversaire, l'autre, l'oriental: l'iconographie du monde musulman dans le contexte des croisades*, thèse doctorale (Université de Paris I, 2002), p. 362.

<sup>75</sup> Les références aux Turcoples et Petchenègues sont nombreuses. Pour les plus significatives, voir ALBERT D'AIX, 1.22, p. 44; 2.13, p. 80; 4.40, p. 310; 8.34-35, p. 626; 10.43, p. 756.

<sup>76</sup> ALBERT D'AIX, 5.3, p. 342; 2.12, p. 78; 3.59, p. 232; 8.17, p. 610; 8.32, p. 624; 8.46, p. 634.

boucs émissaires idéaux lorsque l'auteur désirait disculper les Byzantins en tant qu'alliés potentiels du royaume de Jérusalem et de la cause chrétienne en Orient.<sup>77</sup>

Malgré ces quelques tentatives de diversion, d'autres passages dans l'*Historia Ierosolimitana* nous permettent de constater qu'Albert d'Aix n'était pas non plus dépourvu de préjugés envers les Byzantins et qu'il se conformait bien aux tendances littéraires de son temps, notamment en ce qui a trait aux thèmes de la perfidie et du caractère efféminé des Grecs. Ces accusations, qui renvoyaient au *Timeo Danaos et dona ferentes* de l'épopée virgilienne et à l'idée de la décadence morale des peuples orientaux durant l'Antiquité, s'étaient perpétuées dans la littérature médiévale par l'entremise des auteurs classiques, même si c'est de façon fort anachronique. En effet, les auteurs médiévaux reprenaient généralement l'image des Grecs perfides et efféminés pour dénoncer des conflits entre Occidentaux et Byzantins, et par extension les mœurs parfois douteuses de ces derniers, selon les préceptes socioculturels qui déterminaient l'idéal chrétien dans l'Occident médiéval.<sup>78</sup> Or, bien que ce modèle littéraire ne se fixât définitivement dans l'historiographie des croisades que durant la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, l'idée du caractère perfide et efféminé des Byzantins (en tant que race ou collectivité) fut malgré tout évoquée par certains chroniqueurs de la première croisade, dont Albert d'Aix.<sup>79</sup> Dans la première partie de son récit, l'auteur dénonce en effet les « tromperies des Grecs » (*Greorum deceptiones*) et fait allusion à la « race molle et efféminée des Grecs, qui ne se livrent que bien rarement aux exercices de la guerre » (*gens Greorum mollis et effeminata, bellorum exercitiis raro uexata*).<sup>80</sup> Nous avons vu auparavant qu'Alexis fit également l'objet de pareilles généralisations dans un des événements marquants du début de l'ouvrage, lorsque des étrangers incitèrent Godefroi à se méfier des « artifices » (*versutiae*) et des « paroles trompeuses » (*verba dolosa*) de l'empereur, une mise en garde qui se voulait une allusion évidente à la perfidie historiquement attribuée aux Grecs.<sup>81</sup>

À la lumière de l'œcuménisme avéré d'Albert et de son penchant généralement favorable à Alexis, ces observations sont certes curieuses, car elles évoquent une

<sup>77</sup> En effet, lorsque Albert dénonce une possible trahison byzantine, la culpabilité des Turcoples l'emporte généralement sur celle des « chevaliers Grecs » d'Alexis, qui se situent généralement à l'arrière-plan des événements. Voir par exemple ALBERT D'AIX, 3.59, p. 232 et 6.55, pp. 476 et 478.

<sup>78</sup> CARRIER, *L'image des Byzantins*, pp. 45-112.

<sup>79</sup> Outre Albert d'Aix, voir par exemple GESTA FRANCORUM, 9.28, p. 148; PIERRE TUDEBODE, *Historia de Hierosolymitano Itinere*, éd. J. H. et L. L. Hill (Paris, 1977), p. 44; GUIBERT DE NOGENT, 3.4, p. 142; RAOUL DE CAEN, *Gesta Tancredi*, RHC, Hist. Occ., III, 1866, p. 606. Pourtant, l'image des Grecs perfides et efféminés avait été amplement exploitée par les chroniqueurs italo-normands du XI<sup>e</sup> siècle dans le contexte des conflits entre Robert Guiscard et l'Empire byzantin, ce qui nous permet de souligner l'indépendance relative des chroniqueurs de la première croisade vis-à-vis cette tradition littéraire antérieure.

<sup>80</sup> ALBERT D'AIX, 2.10, p. 74 et 4.6, p. 254. Pour d'autres allusions à la perfidie des Grecs dans la première partie du récit, voir 2.17, p. 88; 3.54, p. 222; 3.59, p. 230.

<sup>81</sup> ALBERT D'AIX, 2.10, p. 74.

généralisation de l'image des Byzantins qui est caractéristique du clivage culturel et religieux qui s'affirmait entre Grecs et Latins au cours du XII<sup>e</sup> siècle.<sup>82</sup> S. B. Edgington nuance toutefois les propos de l'auteur en soulignant que celui-ci n'adhérait pas forcément à ces accusations, du fait qu'il les attribuait aux protagonistes de son récit et ne les évoquait pas sous forme de commentaires personnels. En effet, l'allusion au caractère efféminé des Grecs était imputable au sultan seldjoukide Kilij Arslan, tandis que la mise en garde à l'intention de Godefroi provenait de délateurs français, qui s'avérèrent au bout du compte les perturbateurs d'une rencontre amiable entre le duc et l'empereur.<sup>83</sup> Cette explication, à première vue plausible, pose toutefois un problème vers la fin de l'ouvrage, lorsque les mêmes accusations reviennent, mais cette fois-ci sans être attribuées à un autre. Lors du siège de Stamirie (Myra) en 1113, Albert affirma en effet que les « chevaliers Grecs, hommes efféminés » (*militibus Grecorum uiris effeminatis*), n'avaient guère résisté à l'envahisseur turc et qu'après s'être « fatigués enfin de combattre » (*defensoribus tandem fessis*), ils avaient livré la ville à l'ennemi.<sup>84</sup> Selon l'auteur, cette bévue était encore plus répréhensible du fait qu'une garnison latine, qui avait vaillamment participé à la défense de la ville, avait été massacrée en raison de la lâcheté des Grecs, qui n'avaient su défendre leur partie des murailles. Or, la connotation fort péjorative et moralisatrice de ce passage a porté certains chercheurs à y voir une exception, voire une simple digression à laquelle Albert se serait livré dans les dernières pages de son texte, d'autant plus qu'il s'agit de l'une des dernières remarques concernant les Byzantins dans le récit. Une telle conclusion ne prend toutefois pas en compte la possibilité que l'opinion d'Albert ait évolué pendant la rédaction de son ouvrage, notamment dans les tout derniers livres (X-XII), qui furent sans doute rédigés plus tard que les autres, soit entre 1120 et 1125. Edgington a par ailleurs déjà signalé un changement de style vers la fin du récit qui pourrait, à notre avis, sous-tendre un changement de priorités de l'auteur durant les phases finales de sa rédaction.<sup>85</sup> Mais puisque les remarques faites sur les Byzantins sont plutôt dispersées dans ces derniers livres, il nous est difficile d'établir un changement d'attitude de l'auteur en nous fondant uniquement sur ses commentaires à leur endroit. Pour ce faire, il nous

---

<sup>82</sup> Sur la dimension culturelle de cette généralisation, voir CARRIER, *L'image des Byzantins*, pp. 264-269. Il est à noter par ailleurs que les commentaires de l'auteur ne peuvent être uniquement attribués à la reprise d'une tradition littéraire, du fait que les citations d'ouvrages classiques sont plutôt rares dans l'*Historia Ierosolimitana*.; EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxiv et xxxvi. Néanmoins, le chroniqueur Odon de Deuil constatait au lendemain de la deuxième croisade que le dicton *Timeo Danaos et dona ferentes* était connu de tous, même des laïcs.; ODON DE DEUIL, *De profectioe Ludovici VII in Orientem*, éd. V. G. Berry (New York, 1948), p. 27.

<sup>83</sup> EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, p. xxxiv.

<sup>84</sup> ALBERT D'AIX, 12.15, p. 846.

<sup>85</sup> EDGINGTON, *Historia Ierosolimitana*, pp. xxx. L'idée qu'il ait pu y avoir un changement de genre n'est d'ailleurs pas nouvelle. P. Knoch, en effet, avait perçu un changement d'attitude envers les Byzantins dès le livre II de l'*Historia Ierosolimitana*, une hypothèse que nous considérons hâtive.; KNOCH, *Studien zu Albert*, p. 57.

importe plutôt d'examiner la terminologie employée par Albert, généralement plus révélatrices des subtilités qui s'imposent.

Or, une analyse des différentes dénominations attribuées à Alexis dans l'*Historia Ierosolimitana* nous révèle une tendance bien particulière: selon les circonstances, celui-ci est alternativement désigné « empereur de Constantinople » et « empereur des Grecs », un choix qui à certains moments paraît aléatoire, mais qui d'autres fois semble clairement dicté par le contexte particulier du récit. Puisque l'appellation « Grec » dénote parfois une connotation péjorative dans certains ouvrages occidentaux du XII<sup>e</sup> siècle, il nous est bien évidemment nécessaire de déterminer si cette alternance est significative d'un changement d'attitude d'Albert envers l'empereur durant la progression de son récit. Précisons d'emblée que l'origine sémantique du nom « Grec » n'était pas en soi négative: le terme servait après tout à désigner les chrétiens d'Orient selon une perspective œcuménique, tout en évoquant la langue des Pères de l'Église, certainement respectée des Occidentaux. Mais la dénomination était également indissociable des rivalités culturelles et religieuses qui caractérisaient les relations entre chrétiens orientaux et occidentaux au XII<sup>e</sup> siècle. Sur le plan politique, en outre, le concept d'« Empire grec » évoquait un contentieux entre Byzantins et Occidentaux en raison du concept de *translatio imperii*, selon lequel le titre impérial romain était passé de l'Occident vers l'Orient sous les Carolingiens au IX<sup>e</sup> siècle et rénové ensuite sous les Ottoniens. Pour les Latins, les empereurs d'Orient cessèrent dès lors d'être des « Romains » et devinrent simplement des « Grecs », une distinction que dénonçaient vivement les souverains byzantins et qui suscitait des tensions diplomatiques évidentes entre eux et leurs homologues occidentaux.<sup>86</sup> Une telle différenciation devenait d'autant plus péjorative du fait qu'elle suggérait par extension une *translatio virtutum* des Byzantins vers les Latins, comme le souligna entre autres Gautier Map vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Selon lui, les descendants modernes des Grecs anciens n'avaient plus aucun prestige ni rien d'excellent dont ils puissent se prévaloir, leurs vertus ancestrales étant désormais passées à l'Occident.<sup>87</sup> Ce constat illustre bien la nuance dépréciative que la dénomination « Grec » avait acquise

<sup>86</sup> Les listes des empereurs d'Orient, fournies dans les chroniques universelles de Guillaume de Malmesbury, d'Henri de Huntington et d'Otton de Freising, soulignent bien ce transfert du titre impérial romain vers l'Occident.; GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta Regum Anglorum*, éd. R. A. B. Mynors et als. (Oxford, 1998-1999), 4.56, p. 626; HENRI DE HUNTINGTON, *Historia Anglorum*, éd. D. Greenway (Oxford, 1996), 2.39, pp. 128 et 130; OTTON DE FREISING, *Chronicon*, éd. R. Wilmans, MGH SS. 20, pp. 194-247. Pour le XII<sup>e</sup> siècle, les tensions diplomatiques suscitées par l'évocation du terme « Empire grec » sont abordées entre autres par Jean Kinnamos et Otton de Freising: JEAN KINNAMOS, *Épitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, éd. A. Meineke (Bonn, 1836), 5.7, pp. 218-219; OTTON DE FREISING, *Gesta Friderici I Imperatoris*, éd. G. Waitz et B. Simson, MGH SS rer. Germ. 46, 1.25, pp. 40-43.

<sup>87</sup> GAUTIER MAP, *De nugis curialium*, éd. M. R. James (Oxford, 1983), 2.18, pp. 178-179. Pour un commentaire similaire, voir également l'*Itinerarium Peregrinorum et Gesta Regis Ricardi*, éd. W. Stubbs (Londres, 1864), 1.21, pp. 45-46.

dans l'historiographie médiévale, particulièrement dans un contexte de rivalité accrue entre chrétiens occidentaux et orientaux aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.<sup>88</sup>

Malgré sa vision œcuménique des Byzantins, Albert d'Aix reconnaissait bien évidemment l'enjeu de cette notion politique de *translatio*, surtout en sa qualité de sujet de l'Empire germanique. Plus d'une fois, en effet, l'auteur désigne Henri IV « empereur auguste des Romains » (*imperator Romanorum Augustus*), alors qu'Alexis est simplement qualifié d'« empereur » ou « très grand roi des Grecs » (*rex magnus Grecorum*).<sup>89</sup> Quant à l'Empire byzantin comme entité politique, Albert mentionne alternativement « empire », « royaume », « pays » ou « territoire des Grecs », appellations toutes aussi vexantes pour les empereurs byzantins.<sup>90</sup> Albert était sans doute conscient de ce fait, bien qu'il ne fit qu'employer une formulation devenue usuelle à l'endroit des souverains byzantins et qui soulignait les prétentions impériales des souverains germaniques. Pourtant, il lui arrivait à d'autres moments de préférer la dénomination « empereur de Constantinople », qui était en soi moins contentieuse et qui reflétait possiblement une volonté de l'auteur de concéder un certain statut ou privilège à l'Empire byzantin, en tant qu'allié potentiel de la cause chrétienne en Orient. En effet, Constantinople brillait au Moyen Âge d'un prestige et d'une noblesse indéniables, en sa qualité de capitale chrétienne de l'Orient et de métropole majestueuse, opulente et, pour tout dire, onirique.<sup>91</sup> Il va donc de soi que le mot « Constantinople » portait une connotation plus favorable que le nom « Grec », ce dernier étant, nous l'avons vu, plus lourd de signification dans l'historiographie médiévale. Or, la particularité d'un tel contraste terminologique nous incite bien évidemment à étudier la récurrence de ces deux appellations et l'évolution de leur utilisation dans l'ensemble de l'*Historia Ierosolimitana*, afin de déterminer si leur application reflète une quelconque intention de l'auteur.

À première vue, une analyse sommaire du récit semble suggérer un emploi aléatoire des dénominations: au total, le terme « empereur de Constantinople » est employé à 18 reprises, contre 19 fois pour « empereur des Grecs », ce qui dénote une

<sup>88</sup> Le sens péjoratif du terme « Grec » est discuté davantage dans CARRIER, *L'image des Byzantins*, pp. 277-285. Par extension, notons l'emploi occasionnel de la dénomination avec un suffixe diminutif, *Graeculi* (Gréculet ou petit Grec), qui lui conférait une connotation particulièrement méprisante. À cet effet, voir par exemple GUIBERT DE NOGENT, 3.4, p. 142 et GUILLAUME DE TYR, 22.11, p. 1020.

<sup>89</sup> ALBERT D'AIX, 10.39, p. 754; 3.9, p. 152. Voir également: 3.46, p. 210; 5.13, p. 354; 8.6, p. 592; 8.34, p. 624.

<sup>90</sup> ALBERT D'AIX, 1.6, p. 12; 2.10, p. 76; 3.17, p. 166; 4.3, p. 250; 4.40, p. 311; 8.2, p. 586; 8.34-35, p. 626; 9.37, p. 688; 10.40, p. 754; 10.43, p. 756; 11.3, p. 776; 11.17, p. 790; 11.27, p. 800.

<sup>91</sup> Albert reconnaît à plusieurs endroits le statut privilégié de la ville de Constantinople: ALBERT D'AIX, 1.6, p. 12; 8.2, pp. 586 et 588; 8.22, p. 614. Ce statut fut également souligné par plusieurs autres chroniqueurs du début du XII<sup>e</sup> siècle, même les plus critiques à l'endroit d'Alexis et de ses sujets: ROBERT LE MOINE, 2.20, p. 750; FOUCHER DE CHARTRES, 1.9, p. 331; GUIBERT DE NOGENT, 1.5, p. 103; BARTOLF DE NANGIS, *Gesta Francorum Expugnantium Iherusalem*, RHC, Hist. Occ., III, 1866, p. 494.

fréquence d'apparition équivalente des deux expressions.<sup>92</sup> Une analyse plus attentive révèle toutefois que l'usage était parfois conditionné par le contexte du récit, ou encore qu'il traduisait une volonté stylistique de la part de l'auteur. En effet, dans certains passages, Albert semble alterner les dénominations afin d'éviter des répétitions qui autrement auraient alourdi le texte, notamment lorsque l'empereur faisait l'objet de mentions fréquentes et rapprochées. C'est le cas entre autres dans l'épisode d'une conversation imaginaire entre les princes musulmans Soliman (Kilij Arslan) et Corbahan (Kerboghâ) au sujet de l'empereur byzantin: dans la construction de son dialogue, Albert attribue une première dénomination aux paroles de Soliman, alors qu'il en préfère une autre dans les propos de Corbahan, vraisemblablement dans le but d'alléger le texte et de soutenir la valeur littéraire du passage.<sup>93</sup> Mais au-delà de ce souci stylistique, le contexte de la conversation révèle un motif plus profond: Soliman, qui manifeste dans la conversation un penchant favorable à Alexis, emploie « empereur de Constantinople », tandis que Corbahan, qui s'avère l'interlocuteur défavorable à celui-ci, préfère « empereur des Grecs ». Cette tendance, qui illustre bien la connotation antinomique des deux expressions, revient par ailleurs dans de nombreux autres passages de l'ouvrage et révèle, du moins en général, que l'usage reflétait davantage le contexte du récit que le simple fruit du hasard. Par exemple, Albert a généralement tendance à employer « empereur de Constantinople » lorsqu'il parle directement à Alexis en tant qu'individu, alors qu'il préfère l'autre formule lorsque le titre impérial est évoqué en relation avec des acteurs détestables ou certains groupes mercenaires de l'armée byzantine, tels « les Turcoples de l'empereur des Grecs » (*Turcopolis imperatoris Grecie*).<sup>94</sup> Dans d'autres circonstances, Albert emploie expressément la première dénomination lorsque les événements décrits sont favorables à Alexis, mais recourt à l'autre appellation lorsque le contexte demande de porter un jugement plus sévère sur l'empereur. Les différents épisodes concernant le conflit entre Grecs et Latins sur la question d'Antioche reflètent bien cette tendance: lorsque Albert souligne la loyauté de Godefroi et des autres seigneurs, qui refusèrent de contrevenir comme Bohémond au serment prêté à Alexis, l'auteur emploie systématiquement « empereur de Constantinople », par souci sans doute de souligner les relations positives entre l'empereur et le futur souverain de Jérusalem. Mais quelques lignes plus loin, lorsque Alexis ou les siens étaient soupçonnés d'un acte

<sup>92</sup> ALBERT D'AIX: « Empereur de Constantinople »: 1.8, p. 16; 1.13, p. 26; 2.7, p. 70; 2.22, p. 94, 2.24, p. 102; 2.28, p. 108; 2.37, p. 124; 3.54, p. 222; 4.3, p. 252; 4.6, p. 254; 4.37, p. 304; 5.2, p. 340; 6.55, pp. 478; 8.2, p. 586; 8.7, p. 594; 8.25, p. 618; 8.45, p. 634; 9.33, p. 680. « Empereur des Grecs »: 3.17, p. 164; 3.59, pp. 230 et 232; 4.5, p. 254; 4.40, p. 310; 5.3, p. 340; 5.24, p. 366; 6.55, p. 478; 6.58, p. 482; 8.2, p. 586; 8.22, p. 614; 9.6, p. 644; 9.47, p. 702; 10.20, p. 736; 10.39, p. 754; 10.41, p. 754; 10.42, p. 756; 11.40, p. 816; 12.7, p. 834.

<sup>93</sup> ALBERT D'AIX, 4.3-4.7, pp. 250-258.

<sup>94</sup> ALBERT D'AIX, 8.22, p. 614.

répréhensible, l'auteur préfère aussitôt « empereur des Grecs », puisque le contexte exigeait dans ce cas une image moins favorable de l'empereur byzantin.<sup>95</sup>

Au-delà des circonstances du récit, une étude plus attentive révèle ensuite une évolution de l'emploi des dénominations tout au long de l'*Historia Ierosolimitana*, ce qui suggère une transformation possible de l'opinion de l'auteur dans le temps. Dans les six premiers livres de l'ouvrage, qui représentent la première phase de rédaction d'Albert, Alexis est désigné « empereur de Constantinople » 13 fois contre 8 pour « empereur des Grecs ».<sup>96</sup> Autre fait notable, cette dernière dénomination est employée à partir du troisième livre seulement et demeure absente des deux premiers. Ceci s'explique sans doute par les actions généralement magnanimes de l'empereur pendant la croisade populaire, soulignées favorablement par Albert, et qui font contraste avec la détérioration plus marquée des relations gréco-latines pendant les événements à Antioche décrits dans les livres III à V. Malgré tout, l'appellation plus positive l'emporte clairement dans la première partie de l'ouvrage, notamment lorsqu'il est question de la fondation du royaume de Jérusalem et de la reconnaissance internationale qu'Albert tentait de lui attribuer par l'entremise de ses relations privilégiées avec Byzance. Dans les six derniers livres du récit, en contrepartie, un changement curieux se produit: l'appellation « empereur de Constantinople » se fait nettement plus discrète, étant reprise 5 fois seulement contre 10 pour « empereur des Grecs », et cesse entièrement d'être utilisée après le livre X en faveur de cette dernière dénomination.<sup>97</sup> Une évolution aussi marquée nous porte bien évidemment à percevoir une détérioration de l'image d'Alexis dans la seconde phase de rédaction d'Albert, qui s'est vraisemblablement échelonnée pendant les deux premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle, voire jusqu'en 1120-1125. Or il est possible que l'auteur manifestât ici un sentiment de plus en plus ambivalent envers les Byzantins en raison des relations plus tendues entre Byzantins et Occidentaux au lendemain de la première croisade et, par extension, de l'échec d'une unité chrétienne contre l'ennemi musulman. Ce changement était peut-être inconscient, voire le simple reflet de l'évolution d'une opinion individuelle sur deux décennies, ou encore d'une opinion collective devenue plus uniforme dans le temps. Quoi qu'il en soit, la disparition de la dénomination plus positive dans les livres X à XII est marquante et marque vraisemblablement le déclin

<sup>95</sup> Cette tendance est particulièrement visible dans les deux passages suivants: ALBERT D'AIX, 4.55, p. 334; 5.2-3, pp. 340 et 342.

<sup>96</sup> ALBERT D'AIX: « Empereur de Constantinople »: 1.8, p. 16; 1.13, p. 26; 2.7, p. 70; 2.22, p. 94, 2.24, p. 102; 2.28, p. 108; 2.37, p. 124; 3.54, p. 222; 4.3, p. 252; 4.6, p. 254; 4.37, p. 304; 5.2, p. 340; 6.55, pp. 478. « Empereur des Grecs »: 3.17, p. 164; 3.59, pp. 230 et 232; 4.5, p. 254; 4.40, p. 310; 5.3, p. 340; 5.24, p. 366; 6.55, p. 478; 6.58, p. 482.

<sup>97</sup> ALBERT D'AIX: « Empereur de Constantinople »: 8.2, p. 586; 8.7, p. 594; 8.25, p. 618; 8.45, p. 634; 9.33, p. 680. « Empereur des Grecs »: 8.2, p. 586; 8.22, p. 614; 9.6, p. 644; 9.47, p. 702; 10.20, p. 736; 10.39, p. 754; 10.41, p. 754; 10.42, p. 756; 11.40, p. 816; 12.7, p. 834.

graduel de la coopération entre Alexis I<sup>er</sup> et Baudouin I<sup>er</sup> durant les dernières années de leur règne. En effet, dans les dernières pages de son récit, il était sans doute devenu évident aux yeux d'Albert qu'en dépit de tous ses espoirs, l'idée de voir naître une alliance durable entre Constantinople et Jérusalem relevait désormais de l'utopie: les anciens idéaux de la fraternité chrétienne s'étaient estompés et il était maintenant clair que les priorités d'Alexis ne reflétaient plus celles de l'Orient latin. Dans ce contexte, les motifs politiques qui avaient porté l'auteur à dépeindre Alexis positivement s'effacèrent eux aussi. Ainsi, sans pour autant le dénigrer, Albert était vraisemblablement devenu indifférent à Alexis et lui accorda par conséquent une prestance moins marquée dans les dernières pages de sa narration.

En conclusion, notre étude nous a permis de dresser un bilan détaillé et surtout nuancé de l'image d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène dans l'*Historia Ierosolimitana*, qui se distingue de la représentation généralement homogène dont s'est jusqu'à présent contentée l'historiographie moderne. Malgré tout, notre démarche ne visait pas non plus à mettre en doute la disposition favorable qui distingue certainement Albert d'Aix des autres chroniqueurs de la première croisade, mais bien d'exposer les intentions de l'auteur à la lumière de ses motivations politiques et ainsi d'offrir une explication plus crédible, même si moins impartiale, de sa perception des Byzantins. En effet, l'opinion d'Albert était non moins tendancieuse que celle des chroniqueurs négatifs, bien que ses motifs fussent différents. De plus, malgré sa vision œcuménique du christianisme, nous avons été en mesure de constater que l'auteur n'était pas totalement imperméable aux préjugés de son temps, notamment en ce qui a trait aux thèmes littéraires qui évoquaient une image perfide et efféminée des Grecs. Albert se faisait donc l'écho d'une image parfois favorable et d'autres fois indifférente d'Alexis et de la collectivité byzantine. Son opinion, nous l'avons vu, était portée à évoluer dans le temps, ce qui dénote également une vision plus ambivalente des Byzantins qu'une impression complètement statique et objective. Pour tout dire, la perspective d'Albert d'Aix au lendemain de la première croisade n'était sans doute pas unique: sa position était vraisemblablement plus conforme à l'opinion générale qui prévalait en Europe au début du XII<sup>e</sup> siècle, en dépit des foyers négatifs qui se formèrent à l'endroit d'Alexis dans certains cercles politiques et littéraires. Dans cette mesure, l'*Historia Ierosolimitana* d'Albert d'Aix constitue un ouvrage de prédilection pour évaluer l'état réel des relations entre Grecs et Latins pendant une phase décisive de leur évolution.